

**Zeitschrift:** L'Hôtâ  
**Herausgeber:** Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien  
**Band:** 35 (2011)  
  
**Artikel:** Café complet tendresse exclue  
**Autor:** Daum, Zoja-Marie / Cario, Clotilde  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1064634>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Café complet tendresse exclue

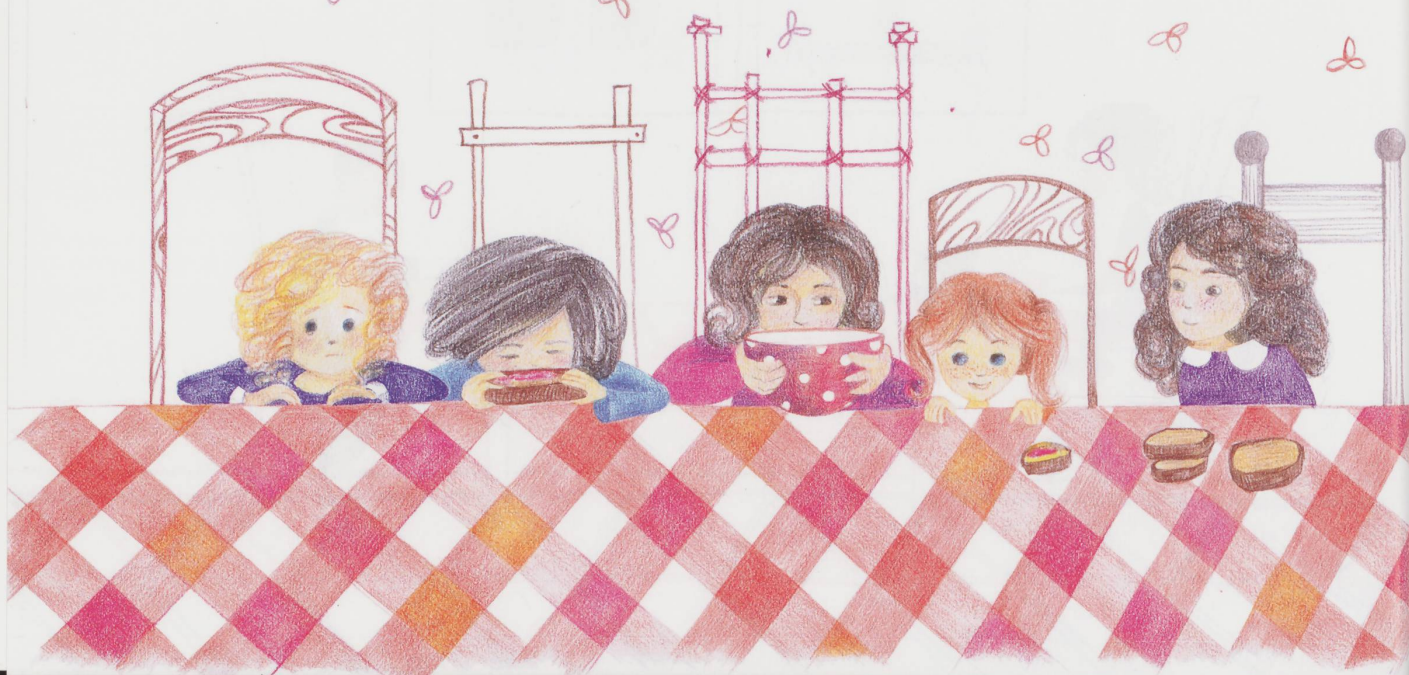
Zoja-Marie Daum – Clotilde Cario



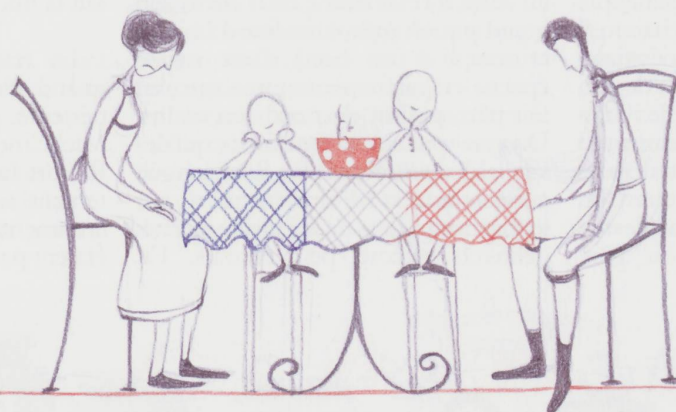
Le café complet de Noël, elle y pensait depuis bien avant l'Élévation déjà, Mimi Boéchat. Dans cette petite église du Territoire de Belfort où sa famille avait émigré. Des gens d'Ajoie, des Ajoulots fidèles à leur mode de manger.

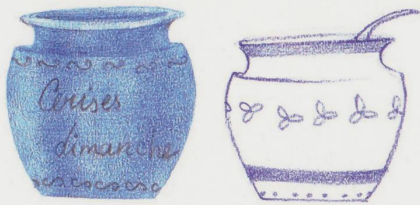
Il y avait le café complet quotidien, chaque soir de l'année quelle que fût la saison. Les cinq filles serrées l'une contre l'autre sur le banc de bois fabriqué par le père et les chaises dépareillées. Autour de la table de la cuisine recouverte de sa toile cirée à carreaux rouges et blancs.

— Même ta nappe, elle est suisse, tu sais, lui avait dit un jour un copain d'école! Et c'est drôle, ton café complet. Chez nous aussi, on en boit, du café. Mais «tout seul». Elle s'était sentie seule aussi, ce jour-là, Mimi Boéchat.



Café-complet! Les deux mots indissociables avaient tellement passé dans le langage familial que Mimi, jusque-là, ne s'était jamais posé la question de savoir ce que pourrait être un «café tout seul». Le café du copain.





Le café complet de chaque soir était sacré. Servi à six heures et demie pile. On n'attendait pas le retardataire pour verser le lait fumant et le café-chicorée dans les grands bols en faïence sans sous-tasse. Et que chacun empoignait à deux mains. Le lait ayant été cherché la veille, dans le bidon en aluminium, chez le paysan d'à côté, la mère en avait prélevé, avant de le cuire, l'épaisse couche de crème qu'elle mettrait sur la prochaine tarte aux pommes.

L'immense miche de pain que Mimi – en tant qu'aînée – était chargée d'aller prendre, chaque jour, à l'épicerie-boulangerie du village, trônait sur la table. A même la nappe. Passée de mains en mains, chacun y coupait sa tranche, mince ou épaisse, au gré de sa faim. Au gré aussi de son humeur du jour. Les succès, les joies donnaient de l'appétit. Le chagrin le coupait. Et il n'était pas besoin de parler beaucoup pour communiquer son état d'âme. Mimi craignait par-dessus tout la mine renfrognée du père

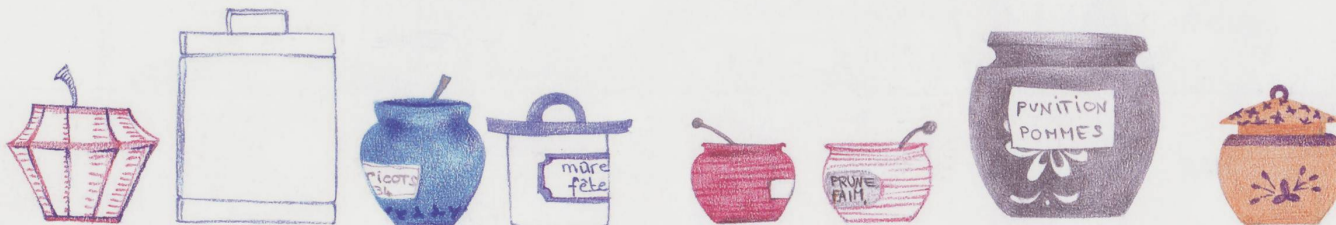
quand, après en avoir coupé rageusement une large tranche, il reposait bruyamment la miche sur la table. La mère? Elle ne se rappelait pas l'avoir vue manger. Ni même assise. Fourmi inquiète et active, tout occupée à nourrir les autres. Versant le lait, le café, repassant le beurre.

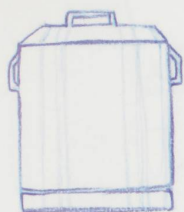
En semaine, une seule confiture et dont la mère – de nouveau – avait rempli, en saison, de grandes jarres. Les fraises précédant les prunes et les abricots. Plus tard, les petits fruits et la gelée de coings. Une seule confiture sur la table, mais chaque jour une autre dont le choix – Mimi l'avait pensé bien plus tard – devait être dû, lui aussi, à l'état d'âme de la mère. Un grand pot en grès, alimenté à la jarre et rempli à ras bord d'une masse épaisse et parfumée comme on n'en fait plus, passait de mains en mains. Du vrai «pur sucre - pur fruit» qui devait sa consistance plus à la longue cuisson dans la bassine en cuivre, sur le fourneau à bois de la cuisine, qu'aux gélifiants encore peu connus. Et,

s'étalait sur chaque tranche de pain déjà recouverte d'une épaisse couche de beurre coupé irrégulièrement à même la motte, une non moins épaisse couche de confiture.

Un bol, un couteau... C'est bien plus tard que Mimi Boéchat avait appris l'existence des assiettes dites «à déjeuner». Le grand pot de grès, la motte de beurre, le lait fumant, le pot de café plus petit: tout était là. Tout et, coupé seulement par le bruit d'un souffle sur le liquide trop chaud ou celui des mastications, la place au rêve. La sécurité dans le soir qui tombait lentement, le contact au-delà des mots. Dans le don de la main qui passait la miche ou le pot.

La retardataire – Mimi toujours quand, élève de l'Ecole Primaire Supérieure, elle arrivait plus tard par la Micheline, l'auto sur rail qui reliait Belfort aux villages – prenait discrètement sa place dans la cérémonie commencée. La miche, les pots lui étaient passés sans question.





Il y avait aussi, bien sûr, les cafés complets des cousins suisses. Une fois par an, à la Toussaint, quand la famille allait fleurir ses morts. Dans cette Ajoie qui, à l'époque, avec la vieille Peugeot aux « vitres » encore en mica, semblait si lointaine et n'était pourtant qu'à quelque soixante kilomètres de Roppe. La Toussaint, c'était le café complet fromages. Tout un événement pour les filles habituées au sucré ! Tant de fromages et de sortes si différentes ! Si bien que Mimi en était arrivée à conclure que le café complet fromages était un café de garçons, la tante Marie Pheulpin de Miécourt n'ayant que des fils et des domestiques mâles !

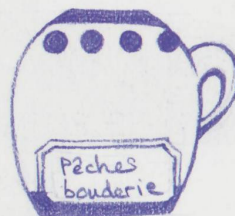
— C'est les cousins français, disait tante Marie quand ils arrivaient. Les cousins de « Be'fort ».

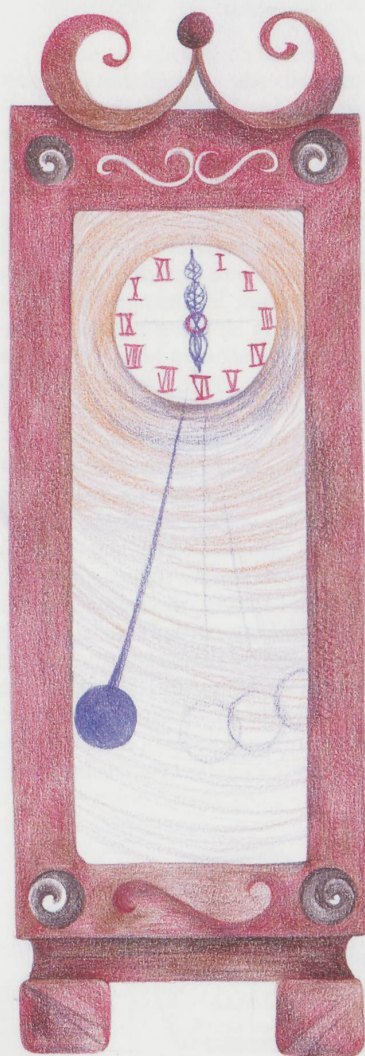
Mais à présent, c'était Noël et le fameux café complet dont rêvait la petite était celui à la gelée de sureau.

Servi tout spécialement la nuit du 24 décembre. Une nappe blanche serait mise non pas à la cuisine, mais dans la « chambre à manger » si rarement habitée et qui sentait un peu le mois. Devant l'arbre traditionnel pour allumer les bougies duquel on attendrait que toute la famille soit là. Comme d'ailleurs, exceptionnellement aussi, pour remplir le premier bol. La retardataire, bien sûr, serait encore et de nouveau Mimi. La seule considérée assez grande pour assister à la messe de minuit.

A minuit et demie, selon la coutume et depuis l'église de Phaffans qui desservait cinq ou six villages, le grand cheval de Joseph Vergain, qui courait sous la lune sur la mauvaise route gelée ramenait les gosses au bercail. Serrés l'un contre l'autre dans la vieille carriole ouverte et tout engourdis de froid et de sommeil. Blanche était la lune, blancs les champs à perte de vue, blanche la buée qui montait

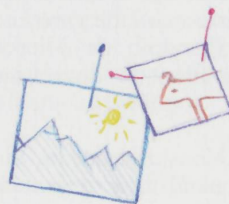
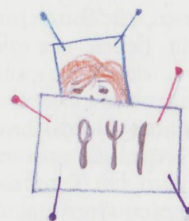
des naseaux du cheval dans la nuit froide... blanc le cheval. Ce qui ajoutait au merveilleux. Et Mimi rêvait d'une autre buée, celle qui sortirait bientôt du grand pot de lait fumant. Et de la fameuse gelée de sureau, une confiture de grand'mère aujourd'hui presque disparue. La mère la préparait en pressant les grappes sauvages dans de vieux langes à bébé, suspendus ensuite, noués en boule, pendant toute une nuit, entre les quatre pieds d'un tabouret de cuisine retourné. Au-dessus d'un baquet qui, le lendemain matin, serait plein d'un noir sirop prêt à être recuit avec son poids de sucre. La gelée des cérémonies et aussi des gripes. Mais la grippe, à l'époque et dans les villages, était une cérémonie ! Le cheval blanc dételé et disparu par la porte de l'écurie, Joseph s'était engouffré dans sa ferme encore illuminée et où devait l'attendre son « café tout seul ». Et Mimi était rentrée chez elle. Accueillie par l'odeur familière du café chaud et du lait bouilli.





Elle aurait rêvé, Mimi, que ce café complet de la nuit de Noël, en plus de la gelée de sureau, ait autre chose de particulier. Que le père, la mère – qui alors serait assise – les petites sœurs et tous ensemble soient aussi indissociables et nécessaires l'un à l'autre que le pain, le beurre, la confiture et le café au lait. Et que lui devienne un peu plus proche cette Suisse dont on parlait parfois, cette lointaine et mystérieuse patrie du café complet qui l'intimidait et l'attirait tout à la fois...

Ce soir-là, celui de sa première grande déception, le lait était refroidi, le café amer, la miché entamée. On avait commencé sans elle. On avait perdu patience: café complet, tendresse exclue. Elle avait avalé vite, mangé à peine et couru retrouver son lit où le rêve lui avait redonné de merveilleuses tables à toile cirée, chargées de confitures étranges et diverses, de fromages inconnus, d'immenses pots de lait fumant. Quelque part jouait un accordéon, devant des montagnes qu'elle devinait. Paissaient des vaches rousses et blanches avec un drapeau suisse entre les cornes. Des vaches souriantes, qui la regardaient avec bienveillance et dont elle n'avait pas peur. Et elle, Mimi de nulle part, était envahie par la délicieuse, la merveilleuse impression d'avoir retrouvé la patrie qui était la sienne, le pays du café complet. Café complet tendresse incluse.



## Notices biographiques

### Zoja-Marie Daum (texte)

Née Zoé-Marie-Louise-Clémentine Boéchat, à Paris XX<sup>e</sup>, fille du gendarme Joseph Boéchat, petite-fille du sacristain et organiste de Miécourt et, côté maternel, petite-fille d'Alcide Baume des Bois, fondateur de la fabrique de montres Baume et Mercier. Le père, Joseph Boéchat, parti chercher fortune à Paris, déchanse vite et ramène toute sa famille (cinq filles) à Roppe (Territoire de Belfort). En 1940, c'est la débâcle et on fuit à Porrentruy. Zoé-Marie-Louise épouse à Bâle le docteur polonais Daum de Koscicki, qui s'installe à Lausanne. La famille polonaise traduit son prénom et Zoé – qu'en France on appelait Marie-Louise, prénom en grande vogue à l'époque – devient Zoja. Définitivement ! Attirée depuis la préadolescence par l'écriture, Zoja se lance dans la nouvelle, la poésie, les concours. Elle obtient, entre autres, le Grand Prix d'Honneur avec la Rose d'or des Artistes et Écrivains associés, pour son recueil : «Poèmes pour Lisa-Morte» sorti à compte d'éditeur aux Editions Saint-Germain-des-Prés, à Paris ; au

700<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération, le deuxième prix – le premier n'a pas été attribué – pour une nouvelle, «La grande visite», éditée en ouvrage collectif. Le texte publié ici a été sélectionné pour un autre ouvrage collectif : «Célébration des nourritures», Ed. Ouverture, 1990.

### Clotilde Cario (illustrations)

Clotilde Cario, Jurassienne par la famille de sa mère née Juillerat, et Bretonne par son père. Native de Moutier, elle accomplit sa scolarité dans la région de Neuchâtel avant de partir à Lyon, où elle suit les cours de l'école de dessin et de graphisme Emile Cohl.

Elle rentre au pays en 2010, après l'obtention de son diplôme. Elle s'est depuis lors lancée dans l'illustration et le graphisme.

2010 : décoration et tapisserie pour les Moineaux décoration, Versailles.

Automne 2011 : expo-vente de petits tableaux, danse et paysages, Lausanne.

[www.cclotilde.ch](http://www.cclotilde.ch)



